

JULIEN DÉRACINÉ

DU MEME AUTEUR

Romans

La trajectoire du point

Si noir baiser

Couleur crépuscule

Nouvelles

Le crime de l'orfèvre et autres histoires
étranges

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-7274-7

© Richard Witczak 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Richard Witzak

JULIEN DÉRACINÉ

Roman

Premier chapitre

« Tout le monde a-t-il bien rempli sa fiche de renseignements ? »

Debout, à côté de son bureau, Monsieur Lagarde, Professeur principal du lycée, survolait du regard son assistance, dans l'attente d'un résultat positif à sa question. Bientôt, une rumeur commença à enfler, ondulant parmi les rangées de tables. Les oui et les non alternaient, se cumulant à diverses marques d'hésitation émanant d'un certain nombre d'élèves indécis, soucieux de ne pas commettre d'erreurs.

Quelques secondes plus tard, la classe résonnait du bruit de ceux qui profitèrent de cette interrogation pour rompre la règle du silence imposée en ce jour de rentrée scolaire. Monsieur Lagarde calma d'un geste de la main ces manifestations désordonnées qui finirent par laisser place à des chuchotements, qu'il interrompit d'une voix ferme. Satisfait du silence retrouvé, il quitta sa place pour circuler parmi les rangées de tables et

ramasser les fiches de chaque élève. Il vérifiait si celles-ci avaient été correctement remplies, en accord avec le modèle qu'il avait écrit sur le tableau scolaire. En cas de rature ou d'imprécision, ses épais sourcils se fronçaient avant qu'il ne soulignât l'erreur d'un ton qui n'acceptait pas la moindre contestation. Il posait alors sur la table une fiche neuve, et énonçait un autoritaire : « A refaire ! »

Julien relut une nouvelle fois les informations qu'il venait de noter à destination de ses futurs professeurs et qui précisaient l'identité de l'élève, le nom et les coordonnées du ou des parents responsables, ainsi que le nom de la compagnie d'assurance.

Les élèves qui n'avaient pas encore terminé étaient invités à presser le mouvement, aiguillonnés par la menace de devoir y passer la récréation. À une année de la retraite, issu d'une famille d'enseignants de père en fils, où le vent de mai 68 n'avait pas soufflé, Monsieur Lagarde faisait figure de Professeur à l'ancienne, à contre-courant des autres proviseurs, souvent des femmes jeunes, dynamiques, en phase

avec la vie. Au cours de sa carrière, Monsieur Lagarde avait connu bon nombre de réformes, d'expérimentations, d'essais pédagogiques aux résultats incertains qui l'avaient fait réfléchir sur la bonne manière d'inculquer le savoir. Il avait ainsi développé sa conception de la pédagogie, qui passait par le respect rigoureux du maître et l'application inconditionnelle de la discipline. Dans son esprit, la désobéissance représentait le terreau de tous les maux qui conduisaient à l'échec scolaire. Ce comportement était la conséquence des agressions verbales et parfois même physiques que subissaient certains de ses collègues. Ce constat l'avait poussé à développer le principe selon lequel une société harmonieuse devait se construire à l'école, dès le plus jeune âge, par le combat acharné contre l'incivilité.

Le temps que les retardataires s'acquittent de leur tâche, il demeura quelques instants au fond de la salle, un poste d'observation qu'il prisait tout particulièrement. Grand amateur de psychologie, il avait la conviction que le port de tête d'un élève, vu de dos, révélait son potentiel d'assiduité. Cet examen

terminé, il poursuivit sa collecte qui l'amena à la table où Julien était assis tout seul. Le garçon avait choisi cet emplacement pour éviter d'avoir à partager son espace de travail avec un autre élève qui aurait pu prendre connaissance de ce qu'il venait d'écrire.

Le proviseur lut d'un trait la fiche que Julien venait de lui tendre.

« Je vois que c'est ta première année dans ce collège ?

— Oui, Monsieur.

— Tu as écrit le nom de ton père, Claude Mourat, comme personne à contacter en cas d'urgence. Et ta mère ? Tu as oublié de la mentionner ?

— Elle est morte, Monsieur.

— Ah, j'en suis désolé pour toi, mon garçon. C'est donc ton père qui t'élève ? »

Julien Mourat baissa la tête pour répondre un oui à peine audible.

« Il est inscrit le nom d'une autre personne, Chris Leuret. S'agit-il d'un parent ?

C'est mon oncle, le demi-frère de mon père. »

Pendant ce rapide interrogatoire, les papotages s'étaient interrompus pour laisser place à un silence propice à l'écoute, motivés par la curiosité de l'annonce du décès maternel. En vue de saisir le sens des propos échangés, ceux qui étaient les plus éloignés de la scène du dialogue, tentèrent de déchiffrer du regard ce que leur audition ne leur avait pas permis de comprendre.

Cet échange terminé, le professeur principal continua sa tournée qui se conclut par son retour à sa place, accompagné de vagues remous qu'il enraya d'un sonore « silence dans les rangs ! » Assis à son bureau, il songea à convoquer ce parent proche de Julien, suivant ainsi la règle qu'il avait lui-même fixée voilà des années, laquelle consistait à impliquer les familles dans le travail scolaire des enfants.

La première prise de contact achevée, il enchaîna sur la présentation détaillée du collègue et de son organigramme. Tout y est passé, des règles de l'établissement à l'organisation des rythmes scolaires, sans oublier les horaires de la cantine.

Le discours brouillon et empli de redondances de Monsieur Lagarde avait rendu, même pour le plus blasé des redoublants ou le plus enthousiaste des élèves, cette matinée particulièrement ennuyeuse. Sa rhétorique aussi délayée qu'une mauvaise sauce industrielle, n'avait comme intention que de flatter l'oreille du récepteur qu'il était, tout plein d'indulgence et d'approbation envers son propre discours.

Parfois, lorsqu'il croyait avoir fait un bon mot, il suspendait sa phrase, pour toiser son auditoire d'un air entendu, le temps de s'assurer que tout le monde l'avait bien savouré. Dans ces moments, perché sur le socle de sa fatuité, il affichait un rictus de satisfaction qui ressemblait, à s'y méprendre, à l'expression d'un cheval prêt à hennir.

Après l'écoute de toutes ces informations dont, à n'en pas douter, aucune n'avait été mémorisée, les élèves accueillirent par un joyeux désordre l'annonce de la récréation, promesse d'un défoulement à venir.

Seul, dans un coin de la cour, Julien regardait les groupes de filles et de garçons se former, chahuter,

courir, s'interpeller, se bousculer puis se séparer dans un fourmillement désordonné. Il ignorait comment il allait parvenir à s'intégrer à ce microcosme bouillonnant, et se demandait s'il aurait l'occasion de se faire quelques bons camarades, comme tel avait été le cas dans son précédant lycée.

Depuis son déménagement, il avait perdu tout contact avec ses anciens amis. Il n'était même pas certain qu'en revoir l'un d'entre eux aurait pu lui procurer la moindre joie. Il savait dans son for intérieur que cette présence aurait inmanquablement fait remonter des souvenirs désagréables. En cela, pensa-t-il, il était peut-être préférable de recommencer une sorte de nouvelle vie, délestée du fardeau de la précédente. Mais, ce fardeau, pourrait-il se diluer dans l'insouciance de sa jeunesse ?

Le souvenir des événements traumatiques que Julien avait vécus auparavant restait toujours tapi dans les recoins de sa mémoire, semblable à une douleur palpable mais néanmoins atténuée, comme anesthésiée. Une peine endormie mais qui jamais ne pourrait disparaître totalement, et que parfois, il sentait

être sur le point de se réveiller, nourrissant ce sentiment terrible que rien ne serait plus jamais comme avant.

Le temps que ces pensées se dissipent, Julien s'était déconnecté de la réalité, au point que la surface du réel s'était voilée à son regard. Certes, ses oreilles avaient bien perçu un vague brouhaha, mais pas assez puissant pour venir troubler ces souvenirs. À présent, toutefois, le bruit des élèves en train de s'amuser et de s'interpeller devenait plus intense, ramenant le jeune garçon vers le moment présent. Le monde qui l'entourait existait à nouveau.

En contemplant de nouveau la cour de récréation, les yeux de Julien accrochèrent ceux d'une écolière longiligne qui semblait, comme lui, perdue au milieu de ses camarades. Elle paraissait différente des autres, mais son port de tête ne manquait pas de distinction. Elle avait choisi de se tenir prudemment en retrait, le dos appuyé au mur du bâtiment principal. Les bras croisés, elle examinait son environnement d'un air curieux, mais néanmoins réservé. Son regard se posa fugacement sur Julien, avant de dériver ailleurs, comme

pour affirmer le caractère éphémère et anodin de cette marque d'intérêt.

Mais cet échange avait suffi à Julien pour découvrir de grandes prunelles sombres, abîme de mystère qui lui avaient fait battre le cœur un peu plus vite que de coutume. Sa gorge s'était asséchée d'un émoi précipité, lorsqu'il avait eu l'impression que les yeux de cette collégienne avaient sondé, en une fraction de seconde, les tréfonds de sa propre intimité. Comme il voulait renouer ce contact visuel, il se mit à la détailler sans qu'elle paraisse remarquer son manège. Les nuances de ses traits suggéraient une ascendance orientale. Pour autant, Julien, qui maîtrisait mal la géographie, n'osa tableer sur un pays ou une région précise du monde.

Ses cheveux foncés qui lui entouraient son visage de larges boucles indolentes, atténuaient la rondeur de ses joues encore enfantines. A première vue, ses vêtements étaient ordinaires, composés d'un pantalon de toile grise assez ample, d'une chemise verte qui flottait sur son torse et des chaussures de sport usées à force d'avoir été trop portées. Cet ensemble contrastait

avec les articles de marque, aux logos étincelants, constituant « l'uniforme branché » des ados gavés de modèles marketings et qui ne faisaient que flatter la vanité des parents.

Ce qui étonnait le plus dans la physionomie de cette fille était le fait qu'en dépit de son apparence malingre, l'ensemble de sa personne reflétait un sérieux et une maturité se distinguant nettement de la gestuelle insouciante des autres collégiens. Elle avait cette expression particulière qui laissait deviner que sa vie avait été modelée par l'empreinte d'expériences malheureuses, voire dramatiques. Des événements qui projetaient celles et ceux les ayant vécus, dans le monde aride des vies sacrifiées. Même si leur malheur avait une origine différente, Julien qui connaissait les chagrins de la destinée, se sentit soudain plus proche de cette collégienne que de ses autres camarades.

Alors que la récréation touchait à sa fin, elle le regarda une fois de plus, plantant, cette fois, directement son regard dans le sien. Loin de la fausse indifférence précédemment exhibée, son visage s'anima d'une ébauche de sourire, hâtivement réprimé.

Ce fut pour le garçon une invite, qui le poussa à venir dans sa direction. Après avoir franchi les quelques mètres qui les séparaient, Julien leva les yeux sur elle mais sa gorge emprisonna les mots qu'il s'apprêtait à énoncer au point qu'il fut incapable d'émettre le moindre son. Le seul geste qu'il parvint à effectuer, pour la saluer, fut de tendre timidement sa main, la paume envahie de moiteur tant il était troublé. Il reçut une petite patte souple, dont la chaleur grisante envahit son épiderme. Ce lien qu'elle venait de lui consentir, l'enivra d'un plaisir nouveau qu'il n'avait jusqu'alors, jamais éprouvé. Un plaisir qui concrétisait l'attirance développée depuis leur premier regard. Avec gaucherie, elle abrégua cette rencontre charnelle pour l'interroger d'une voix mesurée.

« Comment t'appelles-tu ?

— Julien... Et toi ?

— Ghazala.

— D'où viens-tu ?

— D'Afghanistan. »

Julien qui ne savait pas où se situait ce pays, lui demanda pourquoi elle était venue ici.

« Mes parents sont des réfugiés, ils ont fui la guerre. »

Le garçon se sentit aussitôt empli de tristesse. Il ne connaissait pas la guerre, il ne savait pas réellement ce que cela signifiait. Tout ce qu'il en avait appris se résumait à des images choisies diffusées à la télévision. Des images de miséreux fuyant des zones de combats pour s'entasser dans des camps. Tous avaient le visage marqué par la détresse, la peur et des conditions de vie inimaginables.

Julien qui ne l'avait pas remarquée parmi les élèves de son groupe lui demanda dans quelle classe elle était.

« En Cinquième, et toi ? »

— Quatrième. »

De peur que cette brève amorce de conversation s'abrège rapidement, Julien la questionna sur son âge. Elle fixa le sol pour répondre d'un mouvement de lèvres d'où s'échappa un « 13 ans » à peine audible. Sur le moment, il pensa que Ghazala était une jeune fille

timide, encore plus qu'il ne l'était lui-même. Il ignorait que dans le pays d'où elle venait, il était problématique, pour une fille, de parler avec un garçon, et que lorsque la jeune fille devenait femme, cela était défendu.

« Demain, je fêterai mes 14 ans ! », s'écria Julien qui, dans sa lancée, eut l'idée d'inviter Ghazala à son anniversaire. Mais c'est alors que le carillon de la cloche se fit entendre, annonçant la fin de la récréation. Frustré, plein de regrets, Julien vit Ghazala s'éloigner à grands pas, sans un regard porté dans sa direction.

Chapitre II

Quelques instants après, au moment où il allait pénétrer dans la salle de cours, une main lui agrippa l'épaule. Un élève qu'il ne connaissait pas mais qu'il avait aperçu faisant le pitre après le passage du professeur, l'interpella d'un ton railleur.

« Dis donc, tu dragues les petites de cinquième ! Tu ferais mieux de t'intéresser aux meufs de Troisième. Il paraît qu'elles sont très chaudes cette année ! Si ça t'intéresse, j'ai des bons plans, attends-moi à la sortie. Moi, c'est Gaëtan. »

Sur quoi, le jeune garçon se faufila d'une habile contorsion du corps entre Julien et le chambranle de la porte, de manière à devancer son rival pour son entrée en classe.

Julien observa cet ado dégingandé qui le dépassait d'une bonne tête, regagner sa place, se demandant de quel pays d'Afrique il était originaire. N'ayant trouvé aucune réponse satisfaisante, il prit de

nouveau place à une table inoccupée quand une brunette chaussée d'énormes lunettes le rejoignit, posant bruyamment son sac d'écolière au sol.

« Salut, paraît qu'on a un nouveau prof d'histoire-géo nommé Désaire. Si c'est toute l'étendue de son programme pour l'année, ça promet ! »

Assis derrière son bureau, l'enseignant, d'allure austère, attendait que ses élèves aient fini de s'installer pour prendre la parole, consultant les feuillets d'un classeur posé devant lui.

Julien fut poussé discrètement du coude par sa voisine qui murmura : « Tu as vu ? Il a les lèvres qui partent sur le côté. S'il souffle, ça doit sortir de travers à tous les coups. »

Elle baissa subitement la tête pour pouffer dans ses mains. Son rire s'accroûtait quand elle rajouta : « Heureusement, il lui reste ses mimines pour faire le ménage ! » Julien observa le professeur souffler sur son bureau. Durant cette chasse à d'éventuelles poussières, le jet qui partait dans la mauvaise direction était

compensé par un geste de la main, sous le regard larmoyant d'hilarité de sa camarade.

Pendant toute la leçon, Julien essaya de s'intéresser aux propos de l'enseignant, notant minutieusement les informations à retenir, mais en filigrane, l'image de Ghazala revenait à intervalles réguliers dans sa tête, à la manière de vaguelettes envahissant obstinément le sable de la plage, à la marée montante.

À la fin du cours, sa voisine lui glissa à voix basse : « Fais gaffe avec Gaëtan, il est *chelou*. Il drague toutes les filles mais il n'a pas de sentiments, il veut juste coucher avec. J'espère que tu n'es pas comme ça. »

Elle lança cet avertissement juste après s'être levée, mais pour l'adoucir, elle le gratifia d'un sourire amical. Julien regarda l'adolescente s'éloigner à petits pas vers la sortie, en roulant mécaniquement des hanches. Il se demanda si ce déhanché était sa façon habituelle de marcher, ou s'il lui était spécialement destiné.

Durant le reste de la journée, Julien qui avait espéré un autre tête-à-tête avec Ghazala rumina sa déception. La jeune fille n'était pas reparue, ce qui s'expliquait sans doute par des horaires de cours différents. Mais surtout, cette absence l'avait empêché de formuler son invitation. Ce fut pendant sa traversée de la cour de l'établissement qu'il l'aperçut, alors qu'elle franchissait le portail du collège pour rejoindre son père. Julien comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un homme sec et autoritaire, dont la haute taille était accentuée par un visage mince et long. Sa chemise blanche sous son costume anthracite faisait ressortir la noirceur d'une barbe drue qui entourait son visage. Julien se demanda si dans l'intimité de leur logement, cet homme portait le traditionnel *kamiz*. À ses côtés, la jeune Ghazala paraissait frêle et fragile.

Quand Julien se trouva à son tour dans la rue, elle se retourna brièvement, comme si elle avait pressenti la présence du garçon à qui elle adressa un message muet, assorti d'une expression désolée. Julien partageait ce sentiment, tant il aurait voulu qu'elle vienne à l'anniversaire qu'il s'apprêtait à organiser.

L'esprit morose, il rentra chez lui en traînant des pieds, lorsqu'une voix l'interpella. Après s'être retourné, il vit sa camarade de classe marcher vivement vers lui, jusqu'à le rejoindre.

« T'aurais pu m'attendre, puisqu'on va dans la même direction.

— Pardon, je ne savais pas.

— Moi, c'est Béatrice et toi ?

— Julien.

— Où habites-tu ?

— Rue Pierre Corneille.

— Je suis rue Molière, c'est le pâté de maison plus loin. Nous sommes presque voisins. Tu n'habitais pas à La-Celle-Saint-Cloud avant ?

— Si, j'allais au collège Pasteur, avenue de Circourt. »

Comme si elle n'avait pas entendu, Béatrice enchaîna un commentaire sur le cours de math.

« Je n'ai rien compris à la démonstration de géométrie, et toi ?

— À bon ? C'était pourtant évident.

— Pour toi peut-être, mais moi, les droites et les courbes, ça me noue le ciboulot. Je préfère la littérature. Que lis-tu en ce moment ? »

Julien qui n'osait pas avouer que sa préférence allait du côté de la bande dessinée, retourna sur la géométrie.

« Si tu n'as pas compris l'énoncé du problème du calcul des cônes, demain avant le cours de français, je peux t'expliquer.

— Trop cool ! Mais pourquoi tu ne viens pas chez moi maintenant ? Je suis toute seule, ma mère ne rentre jamais avant 20 heures, à cause de la boutique.

— Quelle boutique ?

— Elle tient une librairie-papeterie dans le centre.

— Et ton père aussi ? »

Au lieu de répondre, Béatrice demanda sans transition : « Tu aimes le chocolat ? »

Julien n'en buvait qu'à de très rares occasions, seulement lorsqu'il allait goûter chez ses grands-parents paternels. Il n'aimait pas beaucoup celui que préparait

sa grand-mère à base de lait en poudre et de cacao aux céréales. Aussi ne s'enthousiasma-t-il que très modérément à l'annonce de la proposition de Béatrice de lui confectionner ce goûter. Devant le peu de réaction de Julien, celle-ci ne se découragea pas et insista au contraire pour le convertir au vrai chocolat d'antan. Sur ses gardes, il suivit néanmoins sa camarade jusqu'à son domicile et se promit de lui faire renoncer à son projet au profit d'un bon verre de jus de fruit.

Mais, il y avait une raison bien plus importante qui poussa Julien à accepter l'invitation de Béatrice ; un changement dans ses relations à autrui paraissait s'opérer par rapport à ce qu'il avait vécu jusque-là : c'était la deuxième fois, avec Ghazala, qu'une personne du sexe féminin s'intéressait à sa personne.

Béatrice, debout devant le fourneau, manipulait avec attention une spatule en bois. Elle imprimait un mouvement circulaire au lait et aux carreaux de chocolat qui s'y mélangeaient peu à peu, sous la chaleur du feu.

Pour la circonstance, elle avait revêtu son tablier de ménagère, enjolivé de figurines de marionnettes

qu'elle devait garder depuis sa petite enfance.

« J'aime bien les motifs de ton tablier.

— Cela fait un bail que ma mère me l'a acheté.

Depuis toute petite, je l'aide à la cuisine.

— Tu as l'air de bien te débrouiller. »

Ce n'était pas vraiment le tablier qui accaparait l'attention de Julien, mais plutôt de voir se trémousser l'arrière-train rebondi de Béatrice qui s'agitait en rythme inverse avec la rotation de la cuillère. Bien plus que l'odeur de chocolat, c'était surtout ce détail de la morphologie de sa camarade qui avait éveillé sa convoitise. Il y avait environ une année que son intérêt pour la plastique des filles s'était progressivement développé, soit peu après la mort de sa mère. Depuis, il se sentait attiré par les rondeurs des filles. La vision de ces courbes lui procurait une sensation qu'il avait du mal à expliquer, mélange de curiosité, d'attirance trouble et de désirs tactiles qui le projetait dans l'univers de sa sexualité naissante. Souvent, quand il était à la piscine, il s'arrêtait de nager pour s'accrocher au rebord du bassin, comme s'il avait besoin de

reprendre son souffle. Ce stratagème lui permettait de mieux observer les filles qui marchaient sur le rebord du bassin. Le soir venu, dans son lit, il se repassait ses déambulations, revoyant quantité d'images qui l'enflammaient dans l'intimité calfeutrée de sa couette.

Mais un autre sentiment plus profond le captivait plus encore, qu'il ressentait face à certaines attitudes. Il s'agissait d'une sorte de sensibilité vis-à-vis des gestes maternels qui lui rappelaient immédiatement la tendresse de sa maman dont il était si cruellement privé. C'était là une perte qu'il cherchait à combler tout en sachant pertinemment que jamais, il n'y parviendrait vraiment. D'ailleurs, lorsqu'il empruntait les transports en commun, il choisissait toujours de prendre place près d'une femme qui aurait pu être mère, ce qui lui procurait, le temps du voyage, une impression de sécurité.

«Je mets du 85%, commenta Béatrice tout en délayant le mélange qu'elle veillait à ne surtout pas faire bouillir. Si tu trouves que ce n'est pas assez doux, tu peux ajouter du sucre, mais moi, je le préfère nature, on sent mieux le goût du chocolat.

— Tout à l'heure, tu allais me parler de ton père.

— Lui, il s'est tiré avec ma baby-sitter quand j'avais 9 ans. C'est ma mère qui m'élève toute seule.

— Et tu le vois de temps en temps ?

— Ouais, tous les quinze jours, il vient me prendre pour le week-end.

— Ça se passe bien ?

— Avec mon père, ça va. Le bémol, c'est Agnès, mon ancienne nounou. Elle se prend pour une seconde maman alors qu'elle a à peine l'âge d'être ma grande sœur. Et c'est pire depuis qu'ils se sont mariés, avec mon père. Ceci dit, elle est gentille. C'est juste qu'elle est un peu nunuche sur les bords.

— Pourquoi a-t-il quitté ta mère ?

— Je crois qu'il aimait la chair fraîche ! Il a emballé Agnès quand elle a fêté ses 18 ans.

— Et lui ?

— Quarante. T'imagines ! Ça devait être le feu d'artifice au plumard. Dès fois, quand je ne dormais pas le soir, j'allais écouter à la porte de la chambre de mes parents. Hormis des ronflements, Je n'ai jamais

rien entendu d'autre. Mais avec Agnès, c'est toute autre chose ! »

Quand Béatrice eut terminé sa préparation, elle remplit un pot qu'elle déposa sur un plateau avec des tasses et quelques gâteaux secs.

« On va dans ma chambre ? Ce sera plus sympa. »

Julien suivit Béatrice qui posa le plateau sur son bureau, juste à côté de son ordinateur. Elle leur servit deux belles tasses et en tendit une à son invité.

Silencieusement, chacun but son chocolat chaud par petites gorgées, soufflant dessus pour le faire refroidir. Par moments, entre deux gorgées, Béatrice observait furtivement Julien avant de reposer ses lèvres sur le rebord de sa tasse.

« Alors, ça te plaît ?

— C'est très bon, tu l'as bien réussi !

— Je t'en resserre ?

— Avec plaisir. Figure-toi que lorsque tu m'as proposé un chocolat, j'ai cru que tu allais nous servir ce même jus imbuvable que fait ma grand-mère. »

Béatrice qui avait empoigné le pichet par son anse, arrêta son geste.

« Comment le fait-elle ? »

— Elle mélange du lait en poudre et un cacao sans goût dans de l'eau chaude. Je n'arrive jamais à le terminer.

— Pouah ! Ça doit être dégueu ! »

Elle se reversa du chocolat avant de reprendre.

« Je comprends pourquoi tu ne paraissais guère alléché par ma proposition. Alors cela doit être dur pour toi de prendre ton goûter chez elle. »

Julien expliqua que pour le moment, il n'était plus le bienvenu chez ses grands-parents. Il employa même, une expression lue dans une bande dessinée policière.

« Je suis trocard là-bas. Interdit de séjour, si tu préfères. »

— Tu as fait quelque chose de mal ?

— J'ai répondu à mon grand-père : « Rengaine ta rengaine ! »

— Ah, c'est drôle. Et pourquoi lui as-tu dit ça ?

— Il est toujours à me seriner que ma tenue est débraillée. C'est un ancien militaire de carrière, une miette de pain sur la table à manger, c'est déjà le désordre !

— Bonjour les repas en famille.

— D'autant plus que lorsque je viens, ma grand-mère mijote toujours le même plat. Du steak haché avec des coquillettes au beurre trop cuites. À croire qu'elle ne connaît que celui-là.

— Et toi, tu cuisines de temps en temps ?

— Jamais, je suis parfaitement nul. De toute façon, je n'y connais rien.

— Faudra que je te montre un jour. Il paraît que tu n'as plus ta mère, c'est ton père qui fait la tambouille ? »

Devant la triste mine qu'afficha soudain Julien à l'évocation de cette disparition, Béatrice se reprit.

« Pardon, je ne voulais pas te faire de la peine en parlant de ta maman. »

Après avoir posé sa tasse, Béatrice s'approcha de Julien qui était assis sur une chaise devant l'écran de

l'ordinateur, les yeux dans le vague. Elle s'agenouilla tout près de lui pour prendre sa main.

« Elle te manque ? »

Happé par cette évocation qui le replongeait brusquement dans la souffrance de son passé, Julien déconnecté de la réalité ne répondit pas. Comme cela lui arrivait parfois lors d'un accès de tristesse, du fond de sa mémoire remonta le souvenir qu'il gardait de l'enterrement de sa mère. Il se revoyait immobile devant l'excavation à écouter, à chaque pelletée que les employés du cimetière projetaient, le bruit sinistre du martèlement de la terre caillouteuse qui venait cingler, à la manière d'une pluie battante, le vernis du cercueil posé au fond de son trou. Il avait regardé jusqu'au bout, une immense douleur lui comprimant le cœur, ensevelir l'existence perdue de sa maman qui scellait la tragédie de sa disparition et le privait d'une présence irremplaçable.

Pour se faire pardonner, au regard de la détresse qu'elle avait provoquée bien involontairement,

Béatrice, tout doucement, déposa un baiser sur la main de Julien qu'elle garda dans la sienne.

Géné par cette marque d'affection, ce fut lui qui, au bout d'un moment, rompit le silence et proposa de regarder le devoir de géométrie. Béatrice, sans doute pour chasser son émotion, relâcha la pression de ses doigts qui avaient, pendant ce court intermède, enlacé ceux de Julien. Elle partit s'asseoir sur son lit et proposa au garçon de venir près d'elle.

Assis côte à côte de manière à maintenir le livre ouvert, en équilibre sur leurs genoux, Béatrice avait collé sa jambe contre celle de Julien. Si la jeune fille paraissait ne pas y porter grande attention, en revanche, Julien éprouvait un plaisir intense à sentir la cuisse charnue de Béatrice contre la sienne. La tiédeur qui traversait le tissu de son pantalon se propagea bientôt comme une onde sensuelle sur son épiderme. Il était si troublé de ce contact que sa jambe se mettait par instants à trembler sans qu'il puisse y remédier. Gardant un ton sérieux, il tenta d'expliquer à sa voisine l'énoncé de la règle de mathématique puis garda le silence, dans l'attente d'une éventuelle autre question.

Béatrice qui n'avait prononcé mot durant la démonstration demanda, les yeux fixés sur la page :

« T'as déjà embrassé ? »

Interloqué, Julien jeta un coup d'œil furtif à Béatrice.

« Embrassé qui ?

— Ben, une fille, quoi !

— Pas depuis la rentrée, mais l'année dernière, avec une camarade du collège Pasteur, on se faisait toujours la bise pour se dire bonjour. »

Béatrice qui avait gardé les yeux obstinément rivés sur le livre, répondit d'un ton presque agacé.

« Non, je ne te parle pas de ça. Je te demande si tu as embrassé une fille... sur la bouche. »

Ne sachant quoi répondre, Julien grommela des mots inaudibles avant de hocher bêtement la tête en signe de négation.

« Ma cousine m'a expliqué comment ça se faisait, mais personne ne m'a proposé... », fit Béatrice, le regard fixé par terre. Puis, elle tourna la tête pour afficher une mimique interrogative.

« Tu ne voudrais pas m'apprendre ? »

Les joues de Julien s'enflammèrent et virèrent à l'écarlate, avant qu'il ne lâche, dans un murmure un peu honteux : « J'ai jamais fait...

— Tu pourrais essayer avec moi ? »

Décidée à prendre l'initiative, Béatrice approchait déjà son visage de celui de son invité tout en nouant ses mains autour du cou de ce dernier pour l'attirer vers elle, comme elle avait dû le voir faire dans une série télévisée. Julien reçut le souffle tiède au parfum de cacao de Béatrice, avant que leurs lèvres ne se rejoignent. Aussitôt, Julien sentit une langue effilée écarter ses dents et s'enrouler autour de la sienne, dans un contact qui lui procura un délicieux frisson. Son premier baiser.

Lorsque Béatrice s'éloigna, un sentiment nouveau dominait l'esprit de Julien. Il n'était plus un petit garçon. En un instant, cette sensation devint une évidence. Il venait de franchir la frontière de ce corridor mystérieux qui délimitait la zone confuse de la

sensualité enfantine à celle de la sexualité adolescente. Ce chemin que l'on gravit pour atteindre le palier de l'émancipation. Bien sûr, la route serait encore longue avant qu'il ne devienne un véritable adulte, avec tout ce que cela comporte en termes d'obligations, de responsabilités. Mais Julien se sentit rassuré et fier car il savait être à présent sur la bonne voie. Enorgueilli et empli d'une audace jamais éprouvée, il se jeta dans un élan conquérant sur les lèvres de sa jeune fiancée.

Chapitre III

À la veille de son anniversaire, un an après la mort de sa maman, Julien, pour la première fois, éprouvait un sentiment de réconfort. Tout en poursuivant sa route qui le ramènerait bientôt à la maison, il songeait à la tournure qu'avait prise sa rencontre avec Béatrice. Après avoir échangé quelques baisers, elle avait tenu à lui montrer ses dernières photos de vacances. Pour ce faire, tous deux s'étaient alors installés confortablement sur le lit et feuilleté un album qu'elle avait recouvert de petites annotations, à la manière des bulles de bande dessinée.

Béatrice avait rapidement tourné les pages consacrées à des promenades effectuées dans la ville, pour s'appesantir sur les clichés pris à la plage sur lesquels on la découvrait vêtue d'un simple bikini, tantôt allongée à plat ventre, tantôt sur le dos ou debout avec la Méditerranée en toile de fond. À chaque cliché, Béatrice avait pris soin de commenter longuement le choix du bikini porté ce jour-là. Julien devait donner

son avis, lequel l'avantageait la mieux, si la teinte des motifs s'harmonisait avec son bronzage, etc. Emoustillé par l'observation de ce corps dévêtu à la peau dorée par le soleil, Julien avait fait montre de tact et de diplomatie, arguant que c'était elle qui mettait les bikinis en valeur et non l'inverse.

Il n'en fallut pas plus à Béatrice qui n'attendit pas que la dernière page se fût refermée, pour se couler littéralement contre le garçon, enorgueillie et rendue plus impulsive encore par le compliment reçu. De nouveau, leurs visages se rapprochèrent. Pour Julien, la pression du corps de Béatrice contre le sien et le baiser qu'ils échangèrent furent autant d'invitations à aller plus loin. Plein de hardiesse, il aventura ses mains sous le chemisier de sa conquête, explorant les parties les plus tendres de son anatomie. Les doigts du garçon qui, jusqu'à présent, n'avaient apprécié que le toucher de son propre épiderme, s'enrichirent alors de cette découverte si voluptueuse de celle d'un membre de l'autre sexe. Mais hélas, sous prétexte qu'il était encore trop tôt pour ce genre d'intimité, Béatrice repoussa

pudiquement ces caresses, se contentant seulement d'abandonner ses lèvres.

Plus tard, après avoir terminé ses devoirs, Julien se repassa le film de ce premier flirt pour s'attarder sur le passage où ses mains avaient caressé les fesses et la poitrine de Béatrice. Cette expérience avait fait naître en lui un désir qu'il n'avait jamais ressenti auparavant. Il revit les yeux verts de la jeune fille, empreints d'une expression particulière de tendre complicité. Julien se demanda si c'était cela l'amour qui unissait deux êtres, comme il en avait visualisé des images dans les salles obscures ou sur l'écran de son téléviseur.

Par association d'idées, le visage de Ghazala vint alors s'inscrire dans son esprit, provoquant un certain malaise. La belle afghane reflétait, dans ses traits, une expression attristée qui semblait reprocher à Julien son infidélité. Aussitôt, ce dernier se sentit dominé par un sentiment de honte qui le plongea dans un profond désarroi. En pensée, il implora le pardon de Ghazala pour avoir commis une telle indécatesse. Leur rencontre était toujours très vivace dans son esprit, mais

désormais, s'y mêlait le souvenir de la peau et des baisers de Béatrice. Il ne souhaitait en décevoir aucune des deux mais son cœur pouvait-il se partager en elles deux ? Pouvait-on aimer deux personnes en même temps ?

Bien qu'encore jeune et inexpérimenté, Julien avait parfaitement conscience du fait que la notion d'amour regroupe des sentiments très différents, allant de l'amour filial à la passion amoureuse dévorante. Vis-à-vis de Béatrice, son ressenti s'apparentait à un désir charnel mêlé à un sentiment de complicité amicale. Tandis que sa rencontre avec Ghazala avait fait naître un sentiment plus profond, et, en un sens, plus sombre, plus lourd. Pour autant, il ne se voyait pas entamer une histoire avec les deux filles en même temps, tout comme il n'accepterait pas, si la situation était inversée, de partager Béatrice ou Ghazala avec un autre.

À la lumière de ce dilemme, Julien découvrit que l'amour entre deux êtres ne pouvait être qu'une relation exclusive et qu'il se devait de faire un choix. Cela lui rappela des propos qu'il avait entendus de la

bouche de son oncle qui avaient pesté contre les pouvoirs publics qui, selon lui, fermaient les yeux sur des cas de polygamie, au nom de la différence culturelle. Julien décida donc de parler de ses propres questionnements amoureux à son père quand celui-ci se présenterait pour le rituel du soir.

En effet, chaque soir, à l'heure où Julien devait se coucher, son père venait lui souhaiter la bonne nuit par un petit « bonsoir, dors bien » sincère mais néanmoins dénué d'autres effusions. Ce faisant, son père reprenait le cérémonial que, de son vivant, la mère de Julien avait toujours accompli, mais avec une nuance de sobriété. Julien avait fait sentir à son père qu'à l'aube de ses quatorze ans, il se considérait comme un grand, qui n'avait nul besoin d'attentions particulières.

Ce soir-là, au moment où, comme prévu, son père s'apprêtait à quitter la chambre de Julien, celui-ci l'interpella.

« Papa, de quelle communauté fait-on parti ?

— Pourquoi cette question ?

— À la télé, j'entends souvent parler de telle ou telle communauté. Et de ce fait, je voudrais savoir à quelle communauté on appartient ?

— Ce terme est surtout une expression employée par les journalistes pour désigner des groupes de personnes partageant une idée, une religion, une croyance ou une manière de vivre. Nous appartenons tous à des groupes, de part notre situation géographique, sociale ou professionnelle. Par exemple, nous appartenons à la catégorie des êtres humains, à celles des habitants de telle ou telle région, mais aussi à la catégorie des gens issus de telle ou telle catégorie socioprofessionnelle. Mais il n'est pas obligatoire d'être incorporé à un groupe en particulier, partageant des croyances ou des coutumes. Nous sommes jusqu'à preuve du contraire dans une république.

— Pourtant, lorsqu'on regarde les infos, le commentateur dit : la communauté machin est en émoi après le meurtre de truc. Il ne dit pas la république ? Ça veut donc dire qu'il y a des ensembles de gens qui se différencient les uns des autres ?